

UN DOUBLE REGARD SUR WEIMAR

LES ÉCRIVAINS NATHALIE SKOWRONEK ET STÉPHANE LAMBERT SE SONT RENDUS À WEIMAR À L'OCCASION DU CENTENAIRE DU BAUHAUS ET LIVRENT ICI LEURS IMPRESSIONS.

1.

Les dispositifs optiques, la ville de Jéna les connaît bien, qui abrita les ateliers de Carl Zeiss, concepteur de microscopes. Pourtant c'est à Weimar, la cousine aristocratique, ville d'adoption de Goethe et de Schiller, terre d'avant-garde artistique et philosophique, que les effets de zoomage et de dézoomage sont les plus troublants. En quittant le Neues Museum où l'on apprend que c'est la sœur de Nietzsche qui récupéra la tutelle puis les droits du philosophe devenu fou – une aubaine pour cette antisémite militante revenue sans le sou du Paraguay où elle avait entrepris de fonder une colonie aryenne –, on découvre le musée du Bauhaus. Conçu comme un assemblage de boîtes, le bâtiment rend hommage à Walter Gropius, successeur du belge Henry Van de Velde à l'école des arts décoratifs de Weimar, tous deux à l'origine du foisonnement artistique qui voulut abolir les frontières entre les disciplines et changer l'homme en réinventant son habitat. Heike Anada, l'architecte du tout nouveau musée, reçoit un lourd héritage sur les bras et se doit de composer avec. Elle choisit de ne dessiner aucune fenêtre du côté de la Jorge-Semprún-Platz, jadis nommée Adolf-Hitler-Platz, mais prévoit de grandes ouvertures du côté opposé, vers un parc de la ville. Si ce n'est qu'au détour d'une fenêtre, en levant les yeux par-dessus les maisons, le temps d'ajuster le regard, au sommet d'une colline et juste sous le ciel, on tombe sur une tour en briques. Elle a été construite en 1958 pour marquer un lieu qui soudain semble si proche qu'on pourrait le toucher rien qu'en tendant la main. Un taxi plus tard, après une série de virages dans une forêt où chaque arbre pourrait être celui que la légende a choisi d'immortaliser comme « le chêne de Goethe », on comprend : la tour aperçue au loin indique l'emplacement du camp de Buchenwald.

N.S.

2.

Goethe, je l'ai croisé un peu partout. Au gré de mes pérégrinations italiennes. A la station thermale de Karlovy Vary. Dans sa maison natale à Francfort. Aux quatre coins de la terre par l'entremise des instituts culturels qui portent son label. Et dans ses livres, évidemment. Werther, en premier, jusqu'à Wilhelm Meister. Il fait partie de ces écrivains écrasés par leur mythe. On les connaît sans les connaître, on passe rarement la barrière de leur réputation, ils rayonnent comme d'inaccessibles dieux. Et de dieu, Goethe en fut un, lui qui se réjouissait de la proximité de son nom avec celui de Gott, dans la petite ville de Weimar qui fut son Olympe comme en témoigne sa statue en Jupiter trônant dans l'abside de l'escalier du Neues Museum. C'est là pourtant, dans cette ville aussi my-

thique que lui, que l'on redescend sur terre le temps d'une visite où l'on apprend à mieux le connaître. A 25 ans, auréolé de la gloire de son Werther, il est propulsé au poste de « premier ministre » à la cour de Weimar à l'invitation de Carl August. Le poète accepte car il y voit la possibilité d'expérimenter dans le réel ce qu'il investit par l'esprit : transformer le monde en cité éclairée. Il est à mettre à son crédit que les super-pouvoirs qu'il eut entre les mains n'ont fait qu'étendre le champ de ses curiosités sans le métamorphoser en despote. Son long règne, où, à côté de l'écriture, il géra des domaines aussi variés que la culture, le commerce, l'extraction minière, le tracé de routes, etc., fut celui d'un âge d'or de la ville où l'art trouva dans la vie quotidienne des applications concrètes, et prépara le terrain à l'architecte Henry Van de Velde qui voyait dans l'alliage de la création et de l'artisanat la base d'un homme nouveau, philosophie qui fut au cœur du Bauhaus. En tournant le dos aux Lumières de la ville, on peut voir, depuis la fenêtre du 3^e étage du musée du Bauhaus, se dresser au sommet de la colline d'Ettersberg la tour de Buchenwald. Le « chêne de Goethe » qui trônait au milieu du camp a été détruit par les bombardements. Il n'en reste que la souche qui nous rappelle qu'il y a entre le rêve et la nuit un pacte fragile – le premier s'élevant vers les hauteurs, la seconde s'enfonçant dans les abîmes – qu'à tout moment un vent violent peut briser.

S.L.

